

en raison de l'ampleur de la crise qui affecte la planète, revêt aujourd'hui un caractère plus pressant d'urgence morale » (p.231).

Ouvrages cités :

Ghosh, Amitav, *Le Grand dérangement. D'autres récits à l'ère de la crise climatique*, Marseille, Wildproject, 2021 [2016].

Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Édition Folio, 1972 [1938].

Jean-Jacques Defert

Saint-Mary's University

Olympisme, Une histoire du monde. Des premiers jeux olympiques d'Athènes 1896 aux jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024. Éditions de La Martinière, 576 p.

Au premier abord, on peut s'étonner que l'on consacre une notice à un catalogue dans une revue d'études littéraires. Pas besoin pourtant de s'abriter derrière le commode paravent d'un Ernest Hemingway qui utilisait lesdits catalogues comme imagiers afin de parfaire son français... Cela n'aurait guère de sens tant le mot est polysémique.

Le volume II du *Nouveau Larousse Illustré* publié à la fin du XIXe siècle sous la direction de Claude Augé, définissait le catalogue – du grec *kata* (sur) et *logos* (discours) – comme une « liste, une énumération de personnes ou de choses classées dans un certain ordre ». Le terme servit d'abord à caractériser des répertoires décrivant minutieusement chaque élément des collections de médailles, de gravures, de tableaux ou de livres conservés dans un lieu déterminé. Qui n'a rêvé un jour des catalogues des grandes bibliothèques de Ninive et de Babylone, d'Athènes, de Carthage, de Rome ou bien sûr d'Alexandrie ? Rien de tout cela ici même si l'on a bien un kaléidoscope qui donne à cette exposition, qui se tient à Paris d'avril à septembre 2024, un petit air de cabinet de curiosité : une boîte métallique publicitaire *Van Melle's Toffees*, un éventail nippon décoré, un pin's soviétique appelant au boycott des jeux de Los Angeles de 1984, une carte postale de Kiel, la cité olympique de la voile en 1972, une huile sur toile de Jean-Michel Basquiat et Andy Warhol (*Olympic Rings*), les inévitables vignettes à collectionner autocollantes pour enfants, une couverture de manga japonais, des affiches de films, des couvertures de journaux, des séries de timbres, bref tout un inventaire à la Prévert, mais un inventaire sans inventaire justement puisque les divers objets ne sont pas présentés pour eux-mêmes mais servent à illustrer le propos.

A partir du Second Empire, le mot catalogue a pris un sens mercantile, accompagnant la naissance de la vente par correspondance. En 1867, Aristide Boucicaut, le dynamique fondateur du *Bon Marché* qui servit de modèle à Émile Zola pour son roman *Au Bonheur des Dames*, édite un premier exemplaire de 50 pages présentant 1 500 articles. Quelques années plus tard, en 1885, cette idée est reprise par Étienne Minard, le nouveau propriétaire d'une entreprise de Saint-Étienne. Diffusé à plus de 300 000 exemplaires, le catalogue de la *Manufacture des armes et cycles* - nouveau nom de la firme stéphanoise depuis 1901 - ou, plus familièrement *Manufrance*, connaît un énorme succès jusqu'à sa disparition au début des années 1980. Il fait pleinement partie du patrimoine culturel français et a donc fort logiquement été caricaturé par Albert Uderzo et René Goscinny dans la première vignette de leur album *Astérix et les Normands* : « Chérie ! J'ai enfin reçu le catalogue de la manufacture des armes et chars » s'écrie tout joyeux un villageois gaulois qui croule sous une pile de plaques gravées. Car un catalogue, c'est le plus souvent un objet lourd et volumineux et celui consacré à l'Olympisme ne déroge pas à la règle, comportant pas moins de 580 pages de grand format 60 x 285 mm.

Pourtant c'est sans conteste à la troisième catégorie de catalogues que cet ouvrage se rattache ; celle des publications de luxe qui accompagnent les expositions artistiques ou ethnographiques. L'éditeur peut à raison s'enorgueillir d'y avoir inséré « plus de mille images exceptionnelles ». La lecture est en effet agrémentée de superbes photographies - parfois pleine page - qui nous rappellent à quel point le sport est avant tout un spectacle qui a pris son essor en même temps que les médias.

On aurait tort, en lisant trop rapidement ce mot de catalogue, d'imaginer qu'il s'agit d'une énième saga olympique énumérant des exploits réalisés et se focalisant sur quelques athlètes ou performances. Bien entendu, on n'échappe pas à quelques moments de bravoure, qui vont de Jesse Owens à Carl Lewis, d'Emile Zatopek à Nadia Comaneci. Mais, outre qu'ils sont agréables à lire, ces focus sont élaborés selon des angles d'approche analytiques qui permettent de réfléchir à des aspects moins connus du sport. La présentation d'Alfred Nakache par Yvan Gastaut est ainsi l'occasion de rappeler qu'il ne fut pas seulement un « nageur français » comme le signalent benoîtement certaines plaques de rues, mais une victime emblématique de la politique antisémite de Vichy « revenu d'Auschwitz » pour porter à nouveau les couleurs du pays qui l'avait rejeté. Le même Yvan Gastaut, historien chevronné, s'empare du dramatique abandon de Liu Xiang, « le maudit des jeux » de Pékin, pour brosser un rapide tableau de la Chine sportive de 2008. Par ailleurs, Sandrine Lemaire, une spécialiste de l'image coloniale et de la décolonisation, présente l'athlète australienne Cathy Freeman comme portant la « parole aborigène » à Sydney en 2000.

Ces quelques exemples permettent de bien comprendre la finalité même de ce catalogue et de l'exposition qui l'accompagne. Il ne s'agit pas seulement de montrer des objets ou des images mais, selon les auteurs eux-mêmes, « de raconter les Jeux Olympiques d'été par le prisme de la grande histoire politique, géopolitique et sociale ». C'est l'aboutissement d'un travail de longue haleine mené par le groupe de recherche Achac et ce catalogue est le point d'orgue de plusieurs colloques et de la publication en 2023 d'un ouvrage savant intitulé *Histoire mondiale de l'olympisme 1896-2024* (Poitiers/Paris, Atlantide/ Atlantique).

Le tout a été réalisé sous la direction de plusieurs chercheurs de haut niveau : Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Claude Boli, Daphné Bolz, Pascal Charitas, Sylvère-Henry Cissé, Yvan Gastaut, Sébastien Gökalp, Élisabeth Jolys-Shimells, Sandrine Lemaire, Stéphane Mourlane, Philippe Tétart et Dominic Thomas sans compter de très nombreux collaborateurs-trices. La solide bibliographie présente en fin de volume est à l'avenant. L'éditeur peut donc, à bon droit, mettre en avant son « ouvrage de référence ».

Un ouvrage qui, plus qu'un « hommage aux athlètes » ou à « l'olympisme » comme on peut le voir au Musée permanent de l'Olympisme de Lausanne, est ici une « histoire-monde ». L'exposition a été montée au Palais de la Porte Dorée dans l'Est parisien, dans un bâtiment qui avait été édifié à l'occasion de l'Exposition Coloniale en 1931, et qui fut Musée des Colonies puis des Arts d'Afrique et d'Océanie avant d'être transformé – ô combien symboliquement ! - en Musée national de l'histoire de l'immigration, en 2007. Installer une telle exposition, dans un tel lieu est donc aussi une façon pour la France de regarder son passé et de s'interroger sur sa place au monde alors qu'elle s'apprête à accueillir, pour la troisième fois de son histoire, les athlètes et le plus grand spectacle médiatique du monde entier. Les documents qui mettent en valeur les performances des sportifs africains à Rome en 1960, le geste revendicatif de Tommie Smith et John Carlos gantés de noir sur le podium à Mexico ou la photo saisissante de la retransmission du discours du pasteur Martin Luther King dans le stade recueilli d'Atlanta en 1996, résonnent particulièrement dans ces murs.

Ce catalogue évite enfin un ultime écueil, celui de la filiation facile, fictive et souvent irritante d'avec les Jeux Antiques. N'est-on pas allé jusqu'à imaginer des Grecs grimant sur des pentes enneigées afin de justifier la création des Jeux d'hiver, pourtant notoirement

inspirés des pratiques scandinaves ou alpines « sportivisées » par les Britanniques ! Un des auteurs, Nicolas Bancel, déclare d'ailleurs sans détours qu'Athènes 2004 n'est qu'une « fiction d'un retour aux origines antiques » et que la « réinvention de la tradition » grecque, symbolique, ne peut masquer la profonde modernité des Jeux Olympiques contemporains. » Le problème est d'ailleurs évacué de manière élégante puisque le Musée du Louvre se charge d'organiser, en parallèle et aux mêmes dates, une exposition consacrée à « L'Olympisme. Une invention moderne, un héritage antique ».

Tout est-il donc beau sous le soleil d'Olympie ? Le découpage par Olympiade ne peut nullement être reproché car il s'agit d'un catalogue. En revanche, on aurait pu et sans doute dû s'en tenir là car la tentative de rassembler plusieurs compétitions en chapitres n'est guère probante. Qualifier les années 1920-1945 de « temps des nationalismes » est un peu étrange ; on attendait les totalitarismes d'autant que le nationalisme est présent bien avant 1914 qui avait amené les athlètes à défiler par pays dès les Jeux d'Athènes de 1896 ; et les Finlandais à constituer une équipe nationale pour leur Duché dès 1908. Le nationalisme est tout autant présent après 1945 d'ailleurs, pendant la décolonisation... De la même façon, limiter le qualificatif « Guerre Froide » à la seule période 1945-1975 pose problème, et ce aux auteurs eux-mêmes qui sont bien obligés de l'évoquer à l'occasion des boycotts de 1980 ou 1984. Yannick Deschamps qualifie d'ailleurs à raison Séoul, en 1988, de « fin de la Guerre froide ». Le regroupement de plusieurs olympiades en chapitres partait d'une idée louable mais n'était pas utile ici au final car un catalogue peut s'exempter de tels chapitrages. Un ultime bémol concernerait les Jeux de Berlin. Outre que l'on attend toujours un texte qui expliquerait concrètement comment la propagande nazie a utilisé les symboles olympiques pour les détourner en emblèmes nazis au vu et au su du monde entier, c'est un peu court de qualifier Jesse Owens de « symbole face au racisme » tandis qu'il demeura privé de ses droits civiques dans son propre pays malgré ses quatre médailles...

Mais ce ne sont là que brouillilles. Ce catalogue fourmille d'informations et d'analyses, serties dans un très bel écrin illustré. Rédigé en français qui est l'une des deux langues officielles du CIO, cet ouvrage pourra donc être un excellent cadeau « de prix », pour les aficionados bien sûr, mais aussi pour tous les esprits curieux, tant il est bien montré ici que le sport en général, et l'olympisme en particulier sont un « fait social total » selon la terminologie de Marcel Mauss.

Thierry Cottour

HCTI Brest, UBO (Université de Bretagne Occidentale)

Finck, Michèle. *La voix du large*. Lac Noir : Arfuyen, 2024, 224 p.

Comme certains autres recueils qu'a publiés récemment Michèle Finck, *Connaissance par les larmes* (2017) ou *Sur un piano de paille* (2020), *La voix du large* puise profond dans ses riches rapports à la musique, à la littérature et à l'art. Rien de gratuit ou de décoratif dans ce geste, instinctif, humble, émerveillé, plein de reconnaissance et de tendresse. Et d'un certain désespoir que provoque, longuement, le sentiment d'un doute fondamental, perturbant, par rapport au poétique et à sa valeur face à notre présence au monde, un sentiment surgi du confinement covidien ; d'une solitude qu'il complique et qui oblitère un attachement instinctuel aux 'choses du simple', comme dirait le si chéri Bonnefoy ; et de la mort d'une amie bien-aimée. Relire et commencer un dialogue avec Rilke, Nelly Sachs, Celan, Bachmann, Tsvétaéva, Pasternak, Dickinson, réécouter la musique de Schubert, Strauss, Chopin, repenser à la peinture de Dürer, Caravage, Rembrandt – les flashes et impulsions qui poussent vers de tels dialogues sont multiples et ne cessent de jaillir –, voici ce qui, en partie, permet à Michèle Finck de lutter vaillamment, sur chaque page, contre le dépressif, le miasmique, l'accablant afin d'espérer retrouver, intacte ou quelque